

* 27 D
RECUEIL
DES
HARANGUES

PRONONCÉES
PAR MESSIEURS DE
L'ACADÉMIE FRANCOISE,

DANS LEURS RECEPTIONS,
& en d'autres occasions différentes, de-
puis l'establissement de l'Académie
jusqu'à présent.

TOME SECONDE.



A AMSTERDAM,
Aux dépens de LA COMPAGNIE.

MDCCIX.



~~~~~

DISCOURS prononcé le mesme jour 15. Juin 1693. par Mr. DE LA BRUYERE, lorsqu'il fut reçu à la place de Mr. l'Abbé de la Chambre.

## P R E F A C E \*

**C**EUX qui interrogez sur le Discours que je fis à l'Académie Françoise le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit sechement que j'avois fait des caractères, croyant le blâmer en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moi-même desirer: car le public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse: il ne restoit plus que de sçavoir si je n'aurois pas dû renoncer aux caractères dans le Discours dont il s'agissoit, & cette question s'évanouit dès qu'on sçait que l'usage a prevalu qu'un nouvel Académicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa reception, de l'éloge du Roi, de ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, de la personne à qui il succede, & de l'Académie Françoise; de ces cinq éloges il y en a quatre de personnels: or je demande à mes censeurs qu'ils me posent si bien la différence qu'il y a des éloges personnels aux caractères qui louent, que je la puisse sentir, & avouer ma faute; si chargé de faire quel-  
que

\* Cette Préface ne se trouve point dans l'Édition de Paris Mr. de la Bruyere la composa pour défendre son Discours contre la Critique que quelques personnes en avoient faite, & la mit au devant de ce Discours qu'il ajouta à la dernière Edition de ses Caractères.

que autre Harangue je retombe encore dans des peintures, c'est alors qu'on pourra écouter leur critique, & peut-être me condamner; je dis peut-être, puisque les caractères, ou du moins les images des choses & des personnes sont inévitables dans l'oraison, que tout Ecrivain est Peintre, & tout excellent Ecrivain, excellent Peintre.

J'avoue que j'ai ajouté à ces tableaux qui étoient de commande, les louanges de chacun des Hommes illustres qui composent l'Académie Françoise, & ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention, qu'autant pour ménager leur pudeur que pour éviter les caractères, je me suis abstenu de toucher à leurs personnes, pour ne parler que de leurs ouvrages, dont j'ay fait des éloges critiques plus ou moins étendus selon que les sujets qu'ils y ont traités pouvoient l'exiger. J'ai loué des Académiciens encore vivans, disent quelques-uns, il est vray, mais je les ay loués tous, qui d'entr'eux auroit une raison de se plaindre? C'est une conduite toute nouvelle, ajoutent-ils: & qui n'avoit point encore eu d'exemple: je veux en convenir, & que j'ay pris soin de m'écarter des lieux communs & des phrases proverbiales usées depuis long-temps pour avoir servi à un nombre infini de pareils Discours depuis la naissance de l'Académie Françoise: n'étoit-il donc si difficile de faire entrer Rome & Athenes, le Lycée & le Portique dans l'éloge de cette savante Compagnie? Etre au comble de ses vœux de se voir Académicien: protester que ce jour où l'on jouit pour la première fois d'un si rare bonheur, est le plus beau de sa vie: douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraie ou qu'on ait songée: espérer de puiser désormais, à la source des plus pures eaux de l'Éloquence Françoise: n'avoir accepté, n'avoir désiré



désiré une telle place que pour profiter des lumières de tant de personnes si éclairées: promettre que tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît, on s'efforcera de s'en rendre digne. Cent autres formules de pareils complimens sont-elles si rares & si peu connues que je n'eusse pu les trouver, les placer & en mériter des applaudissemens?

Parce donc que j'ai crû que quoi que l'envie & l'injustice publient de l'Académie Française, quoi qu'elles viennent dire de son âge d'or & de sa décadence, elle n'a jamais depuis son établissement rassemblé un si grand nombre de personnages illustres par toutes sortes de talens & en tout genre d'érudition, qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer, & que dans cette prévention où je suis je n'ay pas espéré que cette Compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre, ni prise dans un jour plus favorable, & que je me suis servi de l'occasion, ay-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches? Ciceron a pu louer impunément Brutus, César, Pompée, Marcellus, qui étoient vivans, qui étoient présens, il les a loués seuls, dans le Senat, souvent en présence de leurs ennemis, toujours devant une compagnie jalouse de leur mérite, & qui avoit bien d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands Hommes, que n'en scauroit avoir l'Académie Française: j'ai loué les Académiciens, je les ay loués tous, & ce n'a pas été impunément: que me seroit-il arrivé si je les avois blâmés tous?

Je viens d'entendre, a dit Théobalde, une grande vilaine Harangue qui m'a fait bailler vingt fois, & qui m'a ennuyé à la mort: Voilà ce qu'il a dit, & voilà ensuite ce qu'il a fait, lui & peu d'autres qui ont crû devoir entrer dans les mêmes intérêts: Ils partirent pour la Cour le lendemain de

la

la prononciation de ma Harangue, ils allerent de maisons en maisons, ils dirent aux personnes auprès de qui ils ont accès, que je leur avois balbutié la veille un Discours où il n'y avoit ni stile, ni sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, & une vraie satyre. Revenus à Paris ils se cantonnerent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moi, s'acharnerent si fort à diffamer cette Harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les Lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les Provinces, en dirent tant de mal, & le persuaderent si fortement à qui ne l'avoit pas entendue, qu'ils crurent pouvoir insinuer au public, ou que les Caractères faits de la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'Auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable; ils prononcèrent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre Préface, tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser & d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées & de faire des transitions.

Ils firent plus; violant les loix de l'Académie Française, qui défend aux Académiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs Confrères, ils lâchèrent sur moi deux Auteurs associés à une Gazette\*, ils les animèrent non pas à publier contre moi une Satyre fine & ingénieuse, Ouvrage trop au dessous des uns & des autres, facile à manier, & dont les moindres esprits se trouvent capables, mais à me dire de ces injures grossières & personnelles, si difficiles à rencontrer, si pénibles à prononcer ou à écrire, sur tout à des gens à qui je veux croire

Tom. II.

M

\* Mercure Galant,

qu'il reste encore quelque pudeur & quelque soin de leur réputation.

Et en vérité je ne doute point que le public ne soit enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui d'un vol libre & d'une plume légère se sont élevés à quelque gloire par leurs écrits. Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le décri universel où tombe nécessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression, comme si on étoit cause qu'ils manquent de force & d'haleine, ou qu'on dût être responsable de cette médiocrité répandue sur leurs Ouvrages: s'il s'imprime un Livre de mœurs assez mal digéré pour tomber de soi-même & ne pas exciter leur jalousie, ils le louent volontiers & plus volontiers encore ils n'en parlent point; mais s'il est tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie, Prose, Vers, tout est sujet à leur censure, tout est en proie à une haine implacable qu'ils ont conçue contre ce qui ose paroître dans quelque perfection, & avec les signes d'une approbation publique: on ne sait plus quelle morale leur fournir qui leur agré, il faudra leur rendre celle de la Serre ou de Desmarêts, & s'ils en sont crus, revenir au Pédagogue Chrétien, & à la Cour Sainte: Il paroît une nouvelle Satyre écrite contre les vices en général, qui d'un vers fort & d'un stile d'airain enfonce ses traits contre l'avarice, l'excès du jeu, la chicane, la molesse, l'ordure & l'hypocrisie, où personne n'est nommé ni désigné, où nulle femme vertueuse ne peut ni ve. doit se reconnaître, un BOURDALOUE en chaire ne fait point de peintures du crime, ni plus vives ni plus innocentes, il n'importe, c'est médifance, c'est calomnie. Voilà depuis quelque temps leur unique ton, celui qu'ils employent

contre

contre les Ouvrages de Mœurs qui réussissent: ils y prennent tout littéralement, ils les lisent comme une histoire, ils n'y entendent ni la Poësie ni la figure, ainsi ils les condamnent, ils y trouvent des endroits foibles, il y en a dans Homere, dans Pindare, dans Virgile & dans Horace, où n'y en a-t-il point? si ce n'est peut-être dans leurs écrits. BERNIN n'a pas manié le marbre, ni traité toutes les figures d'une égale force, mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré, de certains traits si achevés, tout proche de quelques autres qui le sont moins, qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'ouvrier: si c'est un cheval, les crins sont tournés d'une main hardie, ils voltigent & semblent être le jouet du vent, l'œil est ardent, les naseaux soufflent le feu & la vie, un ciseau de maître s'y retrouve en mille endroits, il n'est pas donné à ses copistes ni à ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chef-d'œuvres, l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme, & une faute de PRAXITÈLE.

Mais qui sont ceux qui si tendres & si scrupuleux ne peuvent même supporter que sans blesser & sans nommer les vicieux on se déclare contre le vice? sont-ce des Chartreux & des Solitaires? sont-ce les Jesuites hommes pieux & éclairés? sont-ce ces hommes religieux qui habitent en France les Cloîtres & les Abbaies? Tous au contraire lisent ces sortes d'Ouvrages, en particulier & en public à leurs récréations, ils en inspirent la lecture à leurs Pensionnaires, à leurs élèves, ils en dépeuplent les boutiques, ils les conservent dans leurs Bibliothèques; n'ont-ils pas les premiers reconnu le plan & l'économie du Livre des Caractères? n'ont-ils pas observé que de seize Chapitres



qui le composent, il y en a quinze qui s'attachent à découvrir le faux & le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions & des attachemens humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord, & qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connoissance de Dieu, qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seizième & dernier Chapitre, où l'Atbéisme est attaqué & peut-être confondu, où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées, où la providence de Dieu est défenduë contre l'insulte & les plaintes des libertins : qui sont donc ceux qui osent répéter contre un Ouvrage si sérieux & si utile ce continuel refrain, c'est médisance, c'est calomnie, il faut les nommer, ce sont des Poètes, mais quels Poètes ? des Auteurs d'Hymnes sacrez ou des Traducteurs de Pseaumes, des Godeaux ou des Corneilles ? Non, mais des faiseurs de Stances & d'Épigrammes amoureuses, de ces beaux esprits qui tournent un Sonnet sur une absence ou sur une belle gorge, un Madrigal sur une jouissance. Voilà ceux qui par délicatesse de conscience ne souffrent qu'impatiemment, qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggérer, j'essaye dans mon Livre des Mœurs de décrier, s'il est possible, tous les vices du cœur & de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable & plus proche de devenir Chrétien. Tels ont été les Théobaldes ou ceux du moins qui travaillent sous eux, & dans leur atelier.

Ils sont encore allez plus loin, car palliant d'une politique zélée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien louëz & si long temps que chacun des autres Académiciens, ils ont osé faire des applications délicates & dangereuses de l'endroit de ma Harangue,

que, où m'exposant seul à prendre le parti de toute la Litterature, contre leurs plus irreconciliables ennemis, gens pécunieux, que l'excès d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voyes, jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire nécessairement, mene jusqu'à une froide insolence, je leur fais à la vérité à tous une vive apostrophe, mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejeter sur un seul, & sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard, excitez peut-être par les Théobaldes, ceux qui se persuadent qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satire, & point du tout pour les instruire par une saine morale, au lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semez dans un Ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, négligent dans un Livre tout ce qui n'est que remarques solides ou sérieuses réflexions, quoi qu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caractères : & après les avoir expliqués à leur manière, & en avoir crû trouver les originaux, donnent au public de longues listes, ou comme ils les appellent, des clefs, fausses clefs, & qui leur sont aussi inutiles, qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voyent déchiffrez, & à l'Ecrivain qui en est la cause, quoi qu'innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une Préface contre toutes ces interprétations, que quelque connoissance que j'ai des hommes m'avoit fait prévoir, jusqu'à hesiter quelque temps si je devois rendre mon Livre public, & à balancer entre le désir d'être utile à ma patrie par mes écrits, & la

crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité; mais puisque j'ai eu la foiblesse de publier ces Caractères, quelle digue élèverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville & qui bien-tôt va gagner la Cour, dirai-je sérieusement, & protesterai-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni Auteur ni complice de ces clefs qui courent, que je n'en ay donné aucune, que mes plus familiers amis sçavent que je les leur ai toutes refusées; que les personnes les plus accréditées de la Cour ont désespéré d'avoir mon secret? n'est-ce pas la même chose que si je me tourmentoisois beaucoup à soutenir que je ne suis pas un malhonête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur libelle diffamatoire.

Mais d'ailleurs comment aurois-je donné ces sortes de clefs, si je n'ai pu moi-même les forger telles qu'elles sont, & que je les ai vûes? Etant presqu'une toutes différentes entr'elles, quel moyen de les faire servir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes Remarques? Nommant des personnes de la Cour & de la Ville à qui je n'ai jamais parlé, que je ne connois point, peuvent-elles partir de moi, & être distribuées de ma main? Aurois-je donné celles qui se fabriquent à Romorentin; à Mortaigne & à Belesme, dont les différentes applications sont à la Baillive, à la femme de l'Assesseur, au Président de l'Élection, au Prévôt de la Maréchaussée, & au Prévôt de la Collegiate? les noms y sont fort bien marquez, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnes. Qu'on me permette ici une vanité sur mon Ouvrage; je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en general,

puis-

puisque elles ressemblent à tant de particuliers, & que chacun y croit voir ceux de sa Ville ou de sa Province: J'ai peint à la vérité d'après nature, mais je n'ay pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs; je ne me suis point loüé au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginez; me rendant plus difficile je suis allé plus loin, j'ay pris un trait d'un côté & un trait d'un autre, & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les Lecteurs par le caractère, ou comme le disent les mécontents, par la satire de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter, & des modèles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé, que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je désavoue & que je condamne autant qu'elles le méritent: J'ose même attendre d'eux cette justice, que sans s'arrêter à un Auteur Moral qui n'a en nulle intention de les offenser par son Ouvrage, ils passeront jusqu'aux Interprètes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, & nullement ce qu'on assure que j'ai voulu dire, & je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, & que je ne dis point, je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vûe de loüer leur vertu ou leur mérite; j'écris leurs noms en lettres capitales afin qu'on les voye de loin, & que le Lecteur ne coure pas risque de les manquer: Si j'avois voulu mettre de noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une



signification vaine & incertaine, de trouver enfin mille tours & mille faux fuyans pour dépaïser ceux qui me lisent, & les degoûter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenuë dans la composition des Caractères.

Sur ce qui concerne la Harangue qui a paru longue & ennuyeuse au Chef des mécontents, je ne sçay en effet pourquoi j'ai tenté de faire de ce remerciement à l'Academie Françoise un Discours oratoire qui eût quelque force & quelque étendue : de zelez Academiciens m'avoient déjà frayé ce chemin, mais ils se sont trouvez en petit nombre, & leur zele pour l'honneur & pour la reputation de l'Academie n'a eu que peu d'imitateurs ; je pouvois suivre l'exemple de ceux qui postulant une place dans cette Compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoi qu'ils sçachent écrire, annoncent dédaigneusement la veille de leur reception, qu'ils n'ont que deux mots à dire, & qu'un moment à parler, quoi que capables de parler long-tems, & de parler bien.

J'ai pensé au contraire, qu'ainsi que nul Artisan n'est agregé à aucune société, ni n'a ses lettres de Maîtrise sans faire son chef-d'œuvre, de même & avec encore plus de bienséance un homme associé à un Corps qui ne s'est soutenu & ne peut jamais se soutenir que par l'éloquence, se trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre, qui le fist aux yeux de tous paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer : Il me sembloit encore que puisque l'éloquence profane ne paroïssoit plus regner au Barreau, d'où elle a été bannie par la nécessité de l'expédition, & qu'elle ne devoit plus être admise dans la Chaire où elle n'a été que trop soufferte, le seul asyle qui pouvoit lui rester, étoit l'Academie Françoise ; & qu'il n'y avoit rien de plus naturel,

ni qui pût rendre cette Compagnie plus célèbre, que si au sujet des receptions de nouveaux Academiciens, elle sçavoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à ses assemblées par la curiosité d'y entendre des pieces d'Eloquence d'une juste étendue, faites de main de maîtres, & dont la profession est d'exceller dans la science de la parole.

Si je n'ai pas atteint mon but, qui étoit de prononcer un Discours éloquent, il me paroît du moins que je me suis disculpé de l'avoir fait trop long de quelques minutes : car si d'ailleurs Paris à qui on l'avoit promis mauvais, satyrique & insensé, s'est plaint qu'on lui avoit manqué de parole ; si Marly où la curiosité de l'entendre s'étoit répandue, n'a point retenti d'applaudissemens que la Cour ait donnez à la critique qu'on en avoit faite ; s'il a sçu franchir Chantilli écueil des mauvais Ouvrages ; si l'Academie Françoise à qui j'avois appellé comme au Juge souverain de ces sortes de pieces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celle-ci, l'a fait imprimer par son Libraire, l'a mise dans ses Archives, si elle n'étoit pas en effet composée d'un stile affecté, dur & interrompu, ni chargée de loüanges fades & outrées, telles qu'on les lit dans les Prologues d'Opera, & dans tant d'Epîtres Dedicatoires, il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Théobalde. Je vois les tems, le public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un Ouvrage pour en faire la reputation, & que pour y mettre le dernier sceau, il sera necessaire que de certaines gens le desapprouvent, qu'ils y ayent baillé.

Car voudroient-ils presentement qu'ils ont reconnu que cette Harangue a moins mal réüssi dans le public qu'ils ne l'avoient esperé, qu'ils sçavent que

deux Libraires ont plaidé \* à qui l'imprimeroit, voudroient-ils desavoier leur goût & le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée: me permettroient-ils de publier ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion où ils étoient qu'elle la méritoit: on sçait que cet homme d'un nom & d'un mérite si distingué avec qui j'eus l'honneur d'être reçu à l'Académie Française, prié, sollicité, persécuté de consentir à l'impression de sa Harangue par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne, & en éteindre la mémoire, leur résista toujours avec fermeté: Il leur dit, qu'il ne pouvoit ni ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre lui & moi, que la préférence qu'ils donnoient à son Discours avec cette affectation & cet empressement qu'ils lui marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, lui faisoit au contraire une véritable peine; que deux Discours également innocens prononcez dans le même jour devoient être imprimez dans le même tems: Il s'expliqua ensuite obligeamment en public & en particulier sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux Auteurs de la Gazette que j'ai citez avoient fait servir les louanges qu'il leur avoit plu de lui donner, à un dessein formé de médire de moi, de mon Discours & de mes Caractères; & il me fit sur cette satire injurieuse des explications & des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inferer de cette conduite des Theobaldes, qu'ils ont crû faussement avoir besoin de comparaisons & d'une Harangue fole & décriée pour relever celle de mon Collègue, ils doivent répondre pour se laver de ce soupçon qui les deshonne, qu'ils ne sont

\* L'Instance étoit aux Requêtes de l'Hôtel.

ni courtisans ni dévoués à la faveur, ni interessez ni adulateurs; qu'au contraire ils sont sincères, & qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du stile & des expressions de mon remerciement à l'Académie Française; mais on ne manquera pas d'insister & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville, des Grands & du peuple lui a été favorable: qu'importe, ils repliqueront avec constance que le public a son goût, & qu'ils ont le leur; réponse qui me ferme la bouche & qui termine tout différend: il est vrai qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes écrits: car si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie, je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils mes ouvrages tels, qu'ils puissent toujours partager les Theobaldes & le public.

## D I S C O U R S .

### M E S S I E U R S ,

IL seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au milieu de vous, d'avoir devant ses yeux l'Académie Française, d'avoir leu l'Histoire de son établissement, sans penser d'abord à celui à qui elle en est redevable, & sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire que d'entamer ce tissu de louanges qu'exigent le devoir & la coutume, par quelques traits où ce grand Cardinal soit reconnoissable, & qui en renouvellent la mémoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ny d'exprimer par de belles paroles ou par de riches figures, par ces discours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut pein-



dre, que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Orateur. Suivez le regne de LOUIS LE JUSTE, c'est la vie du Cardinal de Richelieu, c'est son éloge, & celui du Prince qui l'a mis en œuvre. Que pourrois-je ajouter à des faits encore recens & si memorables ? Ouvrez son Testament politique, digerez cet Ouvrage, c'est la peinture de son esprit, son ame toute entiere s'y développe, l'on y découvre le secret de sa conduite & de ses actions, l'on y trouve la source & la vray-semblance de tant & de si grands evenemens qui ont paru sous son administration, l'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement & si juste, a pû agir seurement & avec succès, & que celui qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais escrit, ou a deu escrire comme il a fait.

Genie fort & superieur, il a sceu tout le fonds & tout le mystere du Gouvernement, il a connu le beau & le sublimé du Ministère, il a respecté l'étranger, menagé les Couronnes, connu le poids de leur alliance. Il a opposé des alliez à des ennemis, il a veillé aux interets du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les siens. Une vie laborieuse & languissante, souvent exposée, a esté le prix d'une si haute vertu. Dépositaire des trésors de son Maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses Finances, on ne scauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on, MESSIEURS ? Cette ame serieuse & austere, formidable aux ennemis de l'Etat, inexorable aux factieux, plongée dans la negociation, occupée tantost à affoiblir le parti de l'heresie, tantost à déconcerter une Ligue, & tantost à mediter une conquête, a trouvé le loisir d'estre sçavante, a gousté les belles Lettres,

&amp;

& ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, hommes dévoüés à la fortune, qui par le succes de vos affaires particulieres, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques, qui vous donnez pour des genies heureux & pour de bonnes testes, qui dites que vous ne sçavez rien, que vous n'avez jamais leu, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des sciences, ou pour paroistre ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de vostre fonds. Apprenez que le Cardinal de Richelieu a sceu, qu'il a leu, je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de Lettres, mais qu'il les a aimez, caressés, favorisez, qu'il leur a menagé des privileges, qu'il leur destinoit des pensions, qu'il les a réunis en une Compagnie celebre, qu'il en a fait l'Académie Françoisé. Oui, hommes riches & ambitieux, contempteurs de la vertu & de toute association qui ne roule pas sur les establissemens & sur l'interest, celle-cy est une des pensées de ce grand Ministre, né homme d'Etat, dévoüé à l'Etat, esprit solide, éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevez, & qui tendoient au bien public comme à la gloire de la Monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fust digne de luy, du Prince qu'il servoit, de la France à qui il avoit consacré ses meditations & ses veilles.

Il sçavoit quelle est la force & l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole, qui aide la raison & la fait valoir, qui insinué aux hommes la justice & la probité, qui porte dans le cœur du soldat l'intrepidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entieres, ou la multitude. Il

n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'Histoire & de la Poësie, quelle est la necessité de la Grammaire, la base & le fondement des autres Sciences, & que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendist avantageuses à la Republique, il falloit dresser le plan d'une Compagnie où la vertu seule fust admise, le merite placé, l'esprit & le sçavoir rassemblez par des suffrages. N'allons pas plus loin; voila vos principes, MESSIEURS, & vostre regle, dont je ne suis qu'une exception.

Rappelez en vostre memoire, la comparaison ne vous sera pas injurieuse, rappelez ce grand & premier Concile, où les Peres qui le composoient estoient remarquables chacun par quelques membres mutilez, ou par les cicatrices qui leur estoient restées des fureurs de la persecution, ils sembloient tenir de leurs playes le droit de s'asseoir dans cette Assemblée generale de toute l'Eglise. Il n'y avoit aucun de vos illustres Predecesseurs qu'on ne s'empressast de voir, qu'on ne monstroit dans les places, qu'on ne designast par quelque Ouvrage fameux qui luy avoit fait un grand nom, & qui luy donnoit rang dans cette Académie naissante qu'ils avoient comme fondée. Tels estoient ces grands Artisans de la parole, ces premiers Maîtres de l'éloquence Francoise; tels vous estes, MESSIEURS, qui ne cedez ny en sçavoir, ny en merite, à nul de ceux qui vous ont precedez.

L'un aussi correct dans sa langue que s'il l'avoit apprise par regles & par principes, aussi élégant dans les langues estrangeres, que si elles luy estoient naturelles en quelque idiome qu'il compose, semble tousjours parler celuy de son pays. Il a entrepris, il a fini une penible traduction, que

que le plus bel esprit pourroit avouër, & que le plus pieux personnage devoit desirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans nostre langue les graces & les richesses de la Latine, fait des Romains qui ont une fin, en bannit le prolix & l'incroyable, pour y substituer le vray-semblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot, & plus Poëte que Voiture, a le jeu, le tour & la naïveté de tous les deux; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bestes, élève les petits sujets jusqu'au sublime; homme unique dans son genre d'écrire, tousjours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a esté au delà de ses modeles, modele luy-mesme difficile à imiter.

Celuy-cy passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui, & se rendre propre tout ce qu'il manie; il a dans ce qu'il emprunte des autres toutes les graces de la nouveauté, & tout le merite de l'invention; ses vers forts & harmonieux, faits de genie, quoy que travaillez avec art, pleins de traits & de poësie, seront leus encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris; on y remarque une Critique seure, judicieuse, & innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est mauvais.

Cet autre vient après un homme loüé, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux & passent en proverbe, qui prime, qui regne sur la scene, qui s'est emparé de tout le theatre: il ne l'en dépossede pas, il est vray, mais il s'y établit avec luy, le monde s'accoustume à en voir faire la comparaison; quelques-uns ne souffrent pas que



que Corneille, le grand Corneille luy soit préféré, quelques autres qu'il luy soit égalé; ils en appellent à l'autre siècle, ils attendent la fin de quelques vieillards, qui touchez indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premières années, n'aiment peut-estre dans Oedipe que le souvenir de leur jeunesse.

Que diray-je de ce Personnage qui a fait parler si long-temps une envieuse Critique, & qui l'a fait taire, qu'on admire malgré soy, qui accable par le grand nombre & par l'éminence de ses talens; Orateur, Historien, Theologien, Philosophe; d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire; un défenseur de la Religion, une lumière de l'Eglise, parlons d'avance le langage de la posterité, un Pere de l'Eglise, que n'est-il point? Nommez, MESSIEURS, une vertu qui ne soit pas la sienne.

Toucheray-je aussi vostre dernier choix si digne de vous? quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve! Je m'en souviens, & après ce que vous avez entendu, comment ose-je parler, comment daignez-vous m'entendre? Avouons-le, on sent la force & l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il presche de genie & sans préparation, soit qu'il prononce un Discours étudié & oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation: tousjours maître de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ny tant d'élevation, ny tant de facilité, de délicatesse, de politesse; on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, & comme il le dit; on doit estre content de soy si l'on emporte ses reflexions, & si l'on en profite: quelle grande acquisition avez-vous

vous faite en cet homme illustre! à qui m'associez-vous!

Je voudrois, MESSIEURS, moins pressé par le temps & par les bien-seances qui mettent des bornes à ce Discours, pouvoir louer chacun de ceux qui composent cette Académie par des endroits encore plus marquez & par de plus vives expressions: toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmy les hommes, se trouvent partages entre vous. Veut-on de disert Orateurs qui aient semé dans la chaire toutes les fleurs de l'éloquence, qui avec une sainte morale aient employé tous les tours & toutes les finesses de la langue, qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solemnitez, les temples, qui y fassent courir, qu'on ne les cherche pas ailleurs; ils sont parmy vous: admire-t-on une vaste & profonde littérature qui aille fouiller dans les archives de l'antiquité, pour en retirer des choses ensevelies dans l'oubli, échappées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes; une mémoire, une methode, une précision à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siècles, cette doctrine admirable vous la possédez, elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette sçavante Assemblée: si l'on est curieux du don des langues, joint au double talent de sçavoir avec exactitude les choses anciennes, & de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de vérité, des qualitez si rares ne vous manquent pas, & sont réunies en un mesme sujet: si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit & d'expérience, qui par le privilege de leurs emplois fassent parler le Prince avec dignité & avec justesse;

se; d'autres qui placent heureusement & avec succès dans les négociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire; d'autres encore qui prestent leurs soins & leur vigilance aux affaires publiques, après les avoir employez aux judiciaires, tousjours avec une égale réputation; tous se trouvent au milieu de vous, & je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le sçavoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas long-temps, réservez seulement toute vostre attention pour celui qui parlera après moy: que vous manque-t-il enfin? vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre Oraïson, des Poètes en tout genre de poësies, soit morales, soit chrestiennes, soit heroïques, soit galantes & enjouées; des imitateurs des anciens, des critiques austeres; des esprits fins, délicats, subtils, ingenieux, propres à briller dans les conversations & dans les cercles; encore une fois, à quels hommes, à quels grands sujets m'associez-vous?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'huy me recevoir, après qui vous fais-je ce public remerciement? Il ne doit pas néanmoins, cet homme si louable & si modeste, apprehender que je le louë, si proche de moy il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre, je vous demanderai plus volontiers à qui me faites-vous succeder? à un homme qui avoit de la vertu.

Quelquefois, MESSIEURS, il arrive que ceux qui vous doivent les loüanges des illustres morts dont ils remplissent la place, hésitent, partagent entre plusieurs choses qui meritent également qu'on les releve; vous aviez choisi en Mr. l'Abbé de la Chambre un homme si pieux, si tendre, si charitable, si louable par le cœur, qui

avoit

avoit des mœurs si sages & si chrestiennes, qui estoit si touché de Religion, si attaché à ses devoirs, qu'une de ses moindres qualitez estoit de bien écrire; de solides vertus qu'on voudroit célébrer, font passer legerement sur son érudition ou sur son éloquence; on estime encore plus sa vie & sa conduite que ses Ouvrages; je préférerois en effet de prononcer le Discours funebre de celui à qui je succede, plustost que de me borner à un simple éloge de son esprit: le merite en luy n'estoit pas une chose acquise, mais un patrimoine, un bien hereditaire, si du moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré son cœur, sa confiance, toute sa personne à cette famille, qui l'avoit renduë comme vostre alliée, puisqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée, & qu'il l'avoit mise avec l'Académie Françoisë sous sa protection.

Je parle du Chancelier Seguier: on s'en souvient comme de l'un des plus grands Magistrats que la France ait nourri depuis ses commencemens. Il a laissé à douter en quoy il excelloit davantage, ou dans les belles Lettres, ou dans les affaires; il est vray du moins, & on en convient, qu'il surpassoit en l'un & en l'autre tous ceux de son temps: homme grave & familier, profond dans les délibérations; quoy que doux & facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir, & ne se donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affectation, par les mots graves ou sententieux, ce qui est plus rare que la science, & peut-estre que la probité, je veux dire de la dignité; il ne la devoit point à l'éminence de son poste, au contraire, il l'a annobli; il a esté grand & accredité sans ministere, & on ne voit pas que ceux qui

ont



ont sceu tout réunir en leurs personnes, l'ayent effacé. Vous le perdistes il y a quelques années, ce grand Protecteur, vous jettastes la veuë autour de vous, vous promenastes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient, & qui se trouvoient honorez de vous recevoir: mais le sentiment de vostre perte fut tel, que dans les efforts que vous fistes pour la reparer, vous osastes penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier, & la tourner à vostre gloire: avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t-il reçûs! N'en soyons pas surpris, c'est son caractère, le mesme, MESSIEURS, que l'on voit éclater dans toutes les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes revolutions arrivées dans un Royaume voisin & allié de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nostre pour perdre tout d'un coup le sentiment & la memoire des choses dont nous nous sommes veus le plus fortement imprimez! Souvenons-nous de ces jours tristes que nous avons passez dans l'agitation & dans le trouble, curieux, incertains quelle fortune auroient couru un grand Roy, une grande Reine, le Prince leur fils, famille auguste, mais malheureuse, que la pieté & la Religion avoient poussées jusqu'aux dernieres espereuves de l'adversité, hélas! avoient-ils peri sur la mer, ou par les mains de leurs ennemis, nous ne le sçavions pas: on s'interrogeoit, on se promettoit reciproquement les premieres nouvelles qui viendroient sur un événement si lamentable; ce n'estoit plus une affaire publique, mais domestique, on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres, pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris: & quand ces

Per-

Personnes royales, à qui l'on prenoit tant d'intérest, eussent pû échapper à la mer, ou à leur patrie, estoit-ce assez? Ne falloit-il pas une terre estrangere où ils pussent aborder, un Roy également bon & puissant qui pust, & qui voulust les recevoir? Je l'ay veuë cette reception, spectacle tendre, s'il en fut jamais! On y versoit des larmes d'admiration & de joye: ce Prince n'a pas plus de grace lorsqu'à la teste de ses Camps & de ses Armées il foudroye une Ville qui luy resiste, ou qu'il dissipe les troupes ennemies du seul bruit de son approche.

S'il soustient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'est pour nous donner une paix heureuse; c'est pour l'avoir à des conditions qui soient justes, & qui fassent honneur à la Nation, qui ostent pour tousjours à l'ennemi l'esperance de nous troubler par de nouvelles hostilités. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand Roy a executé ou par luy-mesme, ou par ses Capitaines, durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe est ébranlée, ils ont un sujet vaste, & qui les exercera long-temps; que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette campagne; je ne parle que de son cœur, que de la pureté & de la droiture de ses intentions; elles sont connûes, elles luy échappent; on le felicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de son Estat; que dit-il? qu'il ne peut estre content quand tous ne le sont pas, & qu'il luy est impossible que tous le soient comme il le voudroit. Il sçait, MESSIEURS, que la fortune d'un Roy est de prendre des Villes, de gagner des Batailles, de reculer ses frontieres, d'estre craint de ses Ennemis, mais que la gloire du Souverain

con-

consiste à estre aimé de ses peuples, en avoir le cœur, & par le cœur tout ce qu'ils possèdent. Provinces éloignées, Provinces voisines ! ce Prince humain & bien-faisant, que les Peintres & les Statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres & pleins de douceur, c'est là son attitude : il veut voir vos Habitans, vos Bergers danser au son d'une flûte champêtre sous les saules & les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, & chanter les louanges de celui qui avec la paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joye & la serenité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits, la felicité commune, qu'il se livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre penible, qu'il esfuye l'inclemence du ciel & des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse : Voilà son secret, & les veuës qui le font agir ; on les penetre, on les discerne par les seules qualitez de ceux qui sont en place, & qui l'aident de leurs conseils : je menage leur modestie, qu'ils me permettent seulement de remarquer, qu'on ne devine point les projets de ce sage Prince, qu'on devine au contraire, qu'on nomme les personnes qu'il va placer, & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ses Ministres : Il ne se décharge pas entierement sur eux du poids de ses affaires, luy-mesme, si je l'ose dire, il est son principal Ministre, tousjours appliqué à nos besoins, il n'y a pour luy ny temps de relasche, ny heures privilegiées : Desja la nuit s'avance, les Gardes sont relevées aux avenues de son Palais, les Astres brillent au ciel, & font leur course ; toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres, nous reposons aussi ; tandis que ce  
Roy,

Roy retiré dans son balustre, veille seul sur nous & sur tout l'Estat : tel est, MESSIEURS, le Protecteur que vous vous estes procuré, celui de ses peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illustrée par une si haute protection : je ne le disimule pas, j'ay assez estimé cette distinction pour desirer de l'avoir dans toute sa fleur & dans toute son integrité, je veux dire de la devoir à vostre seul choix, & j'ay mis vostre choix à tel prix, que je n'ay pas osé en blesser, pas mesme en esfleurer la liberté par une importune sollicitation : j'avois d'ailleurs une juste deffiance de moy-mesme, je sentoie de la repugnance à demander d'estre presché à d'autres qui pouvoient estre choisis ; j'avois crû entrevoir, MESSIEURS, une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un homme rempli de vertus, d'esprit & de connoissances, qui estoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe, & qui seroit tel encore s'il ne l'occupoit plus ; je me sens touché non de sa déference, je sçais celle que je luy dois, mais de l'amitié qu'il m'a tesmoignée, jusques à s'oublier en ma faveur : Un pere mene son fils à un spectacle, la foule y est grande, la porte est assiegée, il est haut & robuste, il fend la presse, & comme il est prest d'entrer, il pousse son fils devant luy qui sans cette precaution ou n'entreroit point, ou entreroit tard : Cette démarche d'avoir supplié quelques-uns de vous, comme il a fait, de vouloir détourner vers moy leurs suffrages, qui pouvoient si justement aller à luy, elle est rare, puisque dans ses circonstances elle est unique, & elle ne diminuë rien de ma reconnoissance envers vous, puisque vos voix  
seu-



seules tousjours libres & arbitraires donnent une place dans l'Académie Française.

Vous me l'avez accordée, MESSIEURS, & de si bonne grace avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de vostre seule magnificence: Il n'y a ny poste, ny credit, ny richesses, ny titres, ny autorité, ny faveur qui ayent pû vous plier à faire ce choix, je n'ay rien de toutes ces choses, tout me manque. Un Ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses, je dis les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables & moins éclairées que vous, a esté toute la médiation que j'ay employée & que vous avez receüe, quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit!

RE'PONSE de Mr. CHARPENTIER, aux  
*Discours prononcez par Mr. l'Abbé Bignon,  
& Mr. de la Bruyère, le jour de leur recep-  
tion.*

MONSIEUR\*,

Quoy que nos applaudissemens vous puissent faire connoître combien nous avons esté touchés de vostre éloquence, je doute qu'ils soient suffisans pour vous découvrir tout ce que nous pensons du bonheur de l'Académie, quand elle s'allie à un Nom aussi célèbre que le vostre, & qu'elle entre en partage des grandes & glorieuses

\* Monsieur l'Abbé Bignon.

esperances où le mérite doit vous élever. Nous vivons dans un siècle où il n'est pas permis à une Vertu extraordinaire de demeurer dans une fortune médiocre; Ce ne sera pas inutilement que vous posséderez toute la Science qu'un homme puisse acquérir, sans en estre redevable à une vieillesse précipitée par les travaux assidus, & par les longues veilles. L'élevation & la facilité de vostre génie vous ont donné libéralement ce que les autres achètent aux dépens de leur repos & de leur santé. Mais que dis-je, MONSIEUR, de vostre génie, c'est celui de toute vostre Maison d'aimer les belles Lettres, & d'y exceller. Vostre Illustre Pere, après avoir esté long-temps l'Oracle du Parlement, est aujourd'huy l'un des Oracles du Sanctuaire du Prince, digne Fils & digne Successeur de Monsieur Bignon vostre ayeul. Il faudroit estre tout-à-fait étranger dans la littérature, pour ne pas connoître le grand JEROSME BIGNON, ce célèbre Avocat Général au Parlement de Paris, si fameux par sa Sagesse, par son intégrité, & par sa profonde Erudition. Ce fut dans un âge à peu près pareil au vostre, qu'il publia ses excellentes Notes sur les Formules de Marculfe, que tous les Sçavans de l'Europe leurent avec admiration. Il n'avoit que dix neuf ans lorsqu'il presenta au Roy Henry IV. son Traité de l'Excellence des Rois & du Royaume de France: & ce sage Monarque qui receut son present avec de grandes marques d'estime, luy commanda de voir Monseigneur le Dauphin, qui depuis a esté Louis XIII. jugeant que les entretiens d'un jeune homme qui estoit desja si éclairé, ne pouvoient estre que tres-utiles au Prince que Dieu destinoit à la première Couronne de l'Univers.